

Entre terre et scène

Christian Saint-Pierre

Numéro 157 (4), 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2015). Entre terre et scène. *Jeu*, (157), 64–67.

Entre terre et

COMME LES ROMANCIERS ET LES CINÉASTES QUÉBÉCOIS, DES DRAMATURGES PROCÈDENT DEPUIS QUELQUES ANNÉES À CE QU'ON POURRAIT APPELER UN RETOUR À LA TERRE. SAMUEL ARCHIBALD, MARCELLE DUBOIS ET STEVE GAGNON, DES AUTEURS QUI METTENT EN SCÈNE LE TERRITOIRE QUÉBÉCOIS ET SES IMAGINAIRES, ONT ACCEPTÉ DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR LE SUJET.

Christian Saint-Pierre

scène

Saint-André-de-l'Épouvante de Samuel Archibald, mis en scène par Patrice Dubois (Théâtre PÂP/À tour de rôle/la Rubrique, 2015). Sur la photo : Miro Lacasse et Dany Michaud. © Gunther Gamper



Fendre les lacs de Steve Gagnon, présenté Aux Écuries en mai 2014, à l'occasion du Festival du Jamais Lu. Sur la photo : Olivier Morin et Marie-Soleil Dion. © David Ospina



il faut commencer par préciser que cette mouvance que nous observons actuellement dans le théâtre québécois a bien peu à voir avec le rapport au territoire qui s'exprimait dans les romans du terroir, entre 1846 à 1945, et bien peu à voir aussi avec les idéologies qui fleurissaient dans les années 70. Dans leurs pièces, des auteurs comme Justin Laramée et Fabien Cloutier investissent le territoire de manière totalement nouvelle : ils renouent avec la terre et le terroir, la ruralité, la forêt, la route et les grands espaces, ce qu'on appelle souvent, à tort ou à raison, « les régions », en s'écartant le plus possible de la nostalgie, des préjugés et des lieux communs. Cet hiver, Samuel Archibald, avec *Saint-André-de-l'Épouvante*, Marcelle Dubois, avec *Habiter les terres*, et Steve Gagnon, avec *Fendre les lacs*, contribuent au phénomène.

LES ORIGINES

On a commencé par interroger les trois auteurs sur le lieu qui les a vu naître ou grandir, celui qui a inévitablement forgé leur imaginaire. « Je suis né et j'ai grandi au Saguenay-Lac-St-Jean, explique Samuel Archibald, dont la pièce, mise en scène par Patrice Dubois, sera présentée à l'Espace GO en février. J'ai véritablement commencé à écrire sur le Saguenay après avoir quitté le Québec en 2007 pour vivre en France. On dirait que c'est après avoir compris que je ne pourrais jamais retourner à la maison

que j'ai commencé à reconstruire un chez-moi dans la littérature. » Quant à Marcelle Dubois, dont la pièce, mise en scène par Jacques Laroche, sera présentée Aux Écuries en février, elle est née à Notre-Dame-du-Nord. « C'est un village d'environ 600 habitants, explique-t-elle. Il est situé à une heure de route de Rouyn-Noranda, au cœur de la plaine du Témiscamingue. Dans ma tête, quand je pense à mon enfance, c'est vert, c'est des bleuets sauvages, c'est infini, c'est libre, c'est tout nu, c'est dehors, c'est rêche... et c'est magnifique ! Au début de la trentaine, j'ai renoué avec mon enfance pour retrouver, comprendre, saisir mes mythes fondateurs. Depuis, ils sont gros comme un camion dans mon œuvre : la terre qui modèle notre identité, l'amour fraternel comme colonne vertébrale et la résistance essentielle à la survie. »

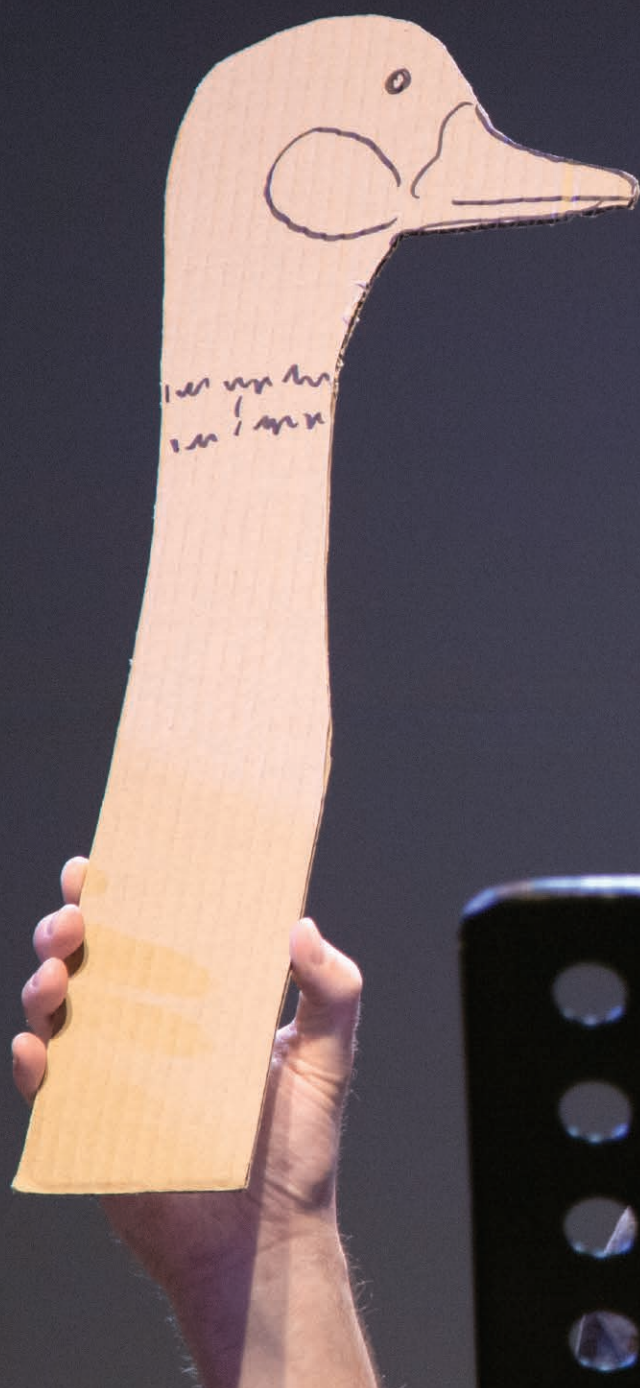
Steve Gagnon, qui met lui-même en scène sa pièce Aux Écuries en mars, est pour sa part né à Chicoutimi. « J'y ai vécu jusqu'à l'âge de 6 ans, précise-t-il, mais j'y ai passé toutes mes fins de semaine, tous mes congés, toutes mes vacances, tous mes étés jusqu'à ce que j'aie 13 ou 14 ans. Je me souviens du Camping Saint-Nazaire. De sa piscine, de sa forêt, de ses routes de sable, de son petit dépanneur, de son casse-croûte, des soirées de bingo à la salle communautaire et des ours au milieu du stationnement. Je me souviens surtout de l'odeur de fumée. Des milliers de soirées autour du feu. Je suis issu de ce mélange de

petites roulottes et de nature infinie. C'est de là, de ce lieu où j'ai passé toute mon enfance, que vient dans mon écriture cette cohabitation d'un quotidien banal et d'une nature grandiose et poétique. »

EXPLIQUER LE PHÉNOMÈNE

Pour trouver une explication au phénomène, cette forme de retour imaginaire à la terre, nous nous sommes tout naturellement tourné vers Samuel Archibald, auteur d'*Arvida*, un recueil de nouvelles célébré, mais aussi professeur en études littéraires à l'UQAM. « Comme dans tous les pays qui ont connu une modernité tardive, explique-t-il, nous avons violemment expulsé de notre production littéraire tout ce qui avait trait de près et de loin au terroir. Parfois, cela a équivalu à jeter le bébé avec l'eau du bain et à transformer la vie en région en grand angle mort de notre imaginaire. L'un des rôles importants de la littérature étant de fournir une image d'eux-mêmes aux gens qui la lisent, on peut dire que, pendant un certain temps, la littérature québécoise ne l'a pas beaucoup assumé. L'engouement actuel pour le territoire existe parce que nous avons besoin de miroirs. Le courant du terroir était surtout de la propagande. Le retour à la terre des années 70 était aussi très idéologique. Je pense que notre façon d'envisager aujourd'hui le territoire et la nature est beaucoup moins teintée politiquement. Nous voyons la terre

Habiter les terres de Marcelle Dubois, présenté Aux Écuries en mai 2015, à l'occasion du Festival du Jamais Lu. Sur la photo : Félix Beaulieu-Duchesneau. © David Ospina



« Il y a dans ce pays du Nord un terreau fertile pour camper des personnages plus grands que nature, qui ont la force du recommencement. »

— Marcelle Dubois

comme quelque chose de fort et de beau, de dangereux ou d'angoissant, mais elle n'a plus à être nécessairement sacrée, nourricière ou bienfaitante. »

Marcelle Dubois estime, elle aussi, que ce retour au territoire auquel nous assistons est moderne, et même qu'il est rattaché à des combats politiques on ne peut plus contemporains. « Le peuple québécois est pacifique et il a envie de solidarité : il s'est construit par les coopératives et les rassemblements autour du parvis de l'église. Nous sommes passés rapidement à une modernité que l'on fait maintenant rimer avec urbanité. Mais nos rêves d'indépendance, nos espoirs d'être maîtres chez nous, nos poésies, nos aspirations collectives, prennent racines dans l'incroyable force du territoire qui nous entoure. Au Québec, les arbres, le ciel, les aurores boréales, les ours et les hommes épousent un même dessein : celui d'être souverain sur leur terre ! Notre rapport à la terre a beaucoup changé. Le combat n'est plus de survivre sur une terre aride avec peu de moyens. Le combat est de convaincre les politiques de laisser le chemin ouvert. Des terres, ça se cultive au-delà de la rentabilité. Aujourd'hui, l'adversité n'est pas matérielle, elle est idéologique. Parler du territoire aujourd'hui, c'est parler de l'oubli, des contre-pouvoirs, de la dualité. »

TERRITOIRES SCÉNIQUES

Nous avons voulu savoir de quelles manières spécifiques s'incarnait dans les pièces de nos trois interlocuteurs ce rapport au territoire. À propos de *Saint-André-de-l'Épouvante*, dont l'action se déroule dans « le genre de village où c'est écrit bienvenue et au revoir sur la même pancarte », Samuel Archibald explique : « C'est une pièce qui joue avec la forme classique du huis clos, qui est à la fois propre au théâtre, à l'horreur et à l'identité québécoise et canadienne. J'ai donc essayé de jouer sur cette triple spécificité de l'isolement et de la mettre en dialogue avec l'hostilité du dehors. L'orage gronde dans Saint-André, et les personnages se croient à l'abri, mais la

pièce se charge de nous montrer que le vent ne soufflera jamais aussi fort à l'extérieur qu'à l'intérieur de nous. J'essaye, en quelque sorte, de me réapproprier le territoire au nom des Québécois, et c'est ma façon de les inviter à faire de même. »

À propos d'*Habiter les terres*, qui se passe dans « un village du Nord, d'une région dont le gouvernement a un beau jour décidé de signer l'arrêt de mort », Marcelle Dubois révèle : « La pièce pose la question de la survie des régions, mais aussi, plus largement, celle de notre capacité à nous insurger collectivement devant les injustices. C'est une œuvre où le magique et le politique cohabitent. Il y a dans ce pays du Nord un terreau fertile pour camper des personnages plus grands que nature, qui ont la force du recommencement. Il y a dans ce décor d'infini de l'espace pour que la parole, l'écriture et les idéaux prennent des proportions démesurées. Le théâtre sert à agrandir le réel, à s'infiltrer dans ses failles pour faire exploser son carcan. J'aimerais donner à voir, à goûter, à connaître un bout du monde qui nous est souvent étranger, mais qui nous a résolument construits en tant que société. »

Avec *Fendre les lacs*, Steve Gagnon semble avoir, tout comme ses collègues, mais de manière peut-être encore plus grave, poursuivi une démarche identitaire. « La question du territoire commence en nous-mêmes, explique-t-il. Nous avons beaucoup de chemin à faire. Nous ne savons même pas très bien ce que nous sommes, ce que nous voulons être. Impossible donc de savoir à quoi nous appartenons. Ou ce qui nous appartient. J'espère que la pièce incitera les gens à interroger leur sentiment d'appartenance à un peuple, à une collectivité, à une identité, mais aussi à réfléchir aux responsabilités sociales qui y sont reliées. » Voilà bien un exercice d'introspection et d'ouverture au monde que le théâtre est à même de permettre et qui pourrait bien nous être salutaire. ●